

# René Reouven

## Histoires secrètes de Sherlock Holmes



Extrait de la publication

**folio**  
**policier**



René Reouven

# Histoires secrètes de Sherlock Holmes

Celles que Watson a évoquées  
sans les raconter

Celles que Watson n'a jamais  
osé évoquer

*Préface de Jacques Baudou*

Denoël

Extrait de la publication

L'assassin du boulevard  
© *Éditions Denoël, 1985*

Le bestiaire de Sherlock Holmes  
© *Éditions Denoël, 1987*

Les passe-temps de Sherlock Holmes  
© *Éditions Denoël, 1989*

Le drame ténébreux qui se déroula  
entre les frères Atkinson de Trincomalee  
© *René Reouven, 1989*

Histoires secrètes de 1887  
© *René Reouven, 1992*

Élémentaire, mon cher Holmes  
© *Éditions Denoël, 1982*

Le détective volé  
© *Éditions Denoël, 1988*

La plus grande machination du siècle  
© *René Reouven, 1990*

© *Éditions Denoël, 2002, pour la présente édition.*

René Reouven, né en 1925 à Alger, est entré dans l'armée après son baccalauréat puis a été démobilisé en 1945 avant de devenir commissaire au service des enquêtes économiques. Deux ans plus tard, il part en Israël travailler dans un kibboutz où il sera successivement docker, garde-frontière, cheminot et ouvrier. Revenu en France en 1951, affecté au service académique de l'Éducation nationale à Alger puis à Paris, René Reouven publie son premier roman, *La route des voleurs*, en 1959. Suivront de nombreux ouvrages dont *L'assassin maladroit*, Grand Prix de littérature policière 1971, et c'est en 1982, avec *Élémentaire, mon cher Holmes*, prix Mystère de la critique 1983, qu'il entame un cycle consacré à Sherlock Holmes qu'il pastiche à merveille.



## Préface

Le présent volume témoigne d'une singulière aventure littéraire : la confrontation d'un des meilleurs écrivains français de suspense (il fit ses premières armes au sein du céléberrime Crime Club qui rassembla sous sa bannière Boileau-Narcejac, Louis C. Thomas, Sébastien Japrisot, Hubert Monteilhet, Jean-François Coatmeur... excusez du peu !) avec un personnage qui est devenu au fil du temps un véritable mythe et sans doute même le plus mythique de tous les héros de roman : Sherlock Holmes.

Tout a commencé par la parution en 1982 dans la collection Sueurs froides, des Éditions Denoël, d'un ouvrage au titre délibérément provocateur : *Élémentaire, mon cher Holmes*. Provocateur parce qu'en détournant la réplique célèbre — mais néanmoins apocryphe — *Élémentaire, mon cher Watson*, il semblait placer Sherlock Holmes, le roi incontesté des détectives, dans une position où ses intenses facultés d'observation et de déduction auraient été mises en défaut. Il suggérait de manière allusive mais limpide

que l'hôte du 221b Baker Street avait trouvé son maître, rencontré un esprit plus agile que le sien.

Mais en même temps, il paraissait annoncer la couleur. Avec une telle enseigne, l'ouvrage ne pouvait qu'appartenir à cette vague de suites et d'apocryphes holmesiens qui, depuis 1966 et le *A Study in Terror* d'Ellery Queen<sup>1</sup>, s'était considérablement développée dans les pays anglo-saxons. Le principe en était simple et prenait appui sur le postulat fondamental d'une science hautement spéculative, l'holmesologie, qui disposait déjà de ses principaux traités : Sherlock Holmes avait réellement existé — ou du moins il convenait de feindre de le croire. Il s'agissait donc d'imaginer de nouvelles aventures de Sherlock Holmes qui, tout en respectant les données du Canon<sup>2</sup>, lui fassent rencontrer d'autres personnages historiques. Le mouvement prit d'abord appui sur le cinéma avec des novélisations où Holmes résolvait l'énigme du criminel le plus célèbre de son époque : Jack l'Éventreur (*A Study in Terror, Murder by Decree*<sup>3</sup>) ou élucidait l'affaire du monstre du loch Ness (*The Private Life of Sherlock Holmes*<sup>4</sup>).

Puis il trouva son autonomie et des cheminements

1. *A Study in Terror* a été traduit en France sous le titre *Sherlock Holmes contre Jack l'Éventreur*. Il s'agit de la novélisation du script du film de James Hill *A Study in Terror* (1965).

2. Les holmesologues désignent par ce terme l'ensemble des romans et nouvelles mettant en scène Sherlock Holmes écrits par Conan Doyle.

3. *Murder by Decree*, de Robert Weverka, est la novélisation du script du film homonyme de Bob Clark (1978) intitulé en France *Meurtre par décret*.

4. *The Private Life of Sherlock Holmes* de Michael et Mollie Hardwick est la novélisation du script du film homonyme de Billy Wilder (1970). Tous deux sont sortis en France sous le titre *La vie privée de Sherlock Holmes*.



divers : certains auteurs préférant faire rencontrer à Sherlock Holmes quelques notables personnages romanesques de son époque, certains s'intéressant plus précisément à d'autres personnages de la saga holmesienne tels que Moriarty, le Napoléon du crime<sup>1</sup>. C'est ainsi que Holmes fit soigner sa cocaïnomanie à Vienne par le Dr Sigmund Freud (*La solution à 7 %*, de Nicholas Meyer, 1975), lutta avec Bertrand Russell contre les agissements d'Aleister Crowley (*The Case of the Philosopher's Ring*, de Randall Collins, 1978), affronta Dracula (*Sherlock Holmes versus Dracula*, de Loren D. Estleman, 1978, *The Holmes-Dracula File*, de Fred Saberhagen, 1978) ou le Dr Jekyll (*Dr Jekyll and Mister Holmes* de Loren D. Estleman, 1979), échangea des lettres meurtrières avec George Bernard Shaw (*L'horreur du West End*, de Nicholas Meyer, 1976) ou participa à la guerre des mondes (*Sherlock Holme's War of the Worlds*, de Manly W. Wellman et Wade Wellman, 1975).

Le succès en France du roman de Nicholas Meyer, *La solution à 7 %*, et du film qu'Herbert Ross en tira sous le titre *Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express* fit-il des émules, suscita-t-il des vocations ? Toujours est-il qu'en 1981 Alexis Lecaye faisait paraître dans la collection Fayard Noir un fort intéressant *Marx et Sherlock Holmes* qui voyait notre détective encore néophyte accepter, à la demande de Karl Marx, une mission sur le continent, et tomber amoureux, en pleine Commune de Paris, d'une fausse Laura Lafar-

1. *The Return of Moriarty* et *The Revenge of Moriarty*, de John Gardner. Le premier de ces romans a été traduit en France sous le titre *Le retour de Moriarty*.

gue, la fille de Karl qui avait épousé l'auteur du *Droit à la paresse*<sup>1</sup>.

En fait *Élémentaire, mon cher Holmes* n'appartenait pas à cette vague et ne suivait pas la voie tracée par Alexis Lecaye. « Prenant garde d'ajouter un chapitre supplémentaire à l'interminable saga du détective de Baker Street, l'auteur a délaissé la méthode éprouvée qui consiste à faire se rencontrer Holmes et un des grands de son temps. Il a préféré procéder par allusions et faire graviter des astres plus obscurs autour d'un soleil holmesien qui, ici, brille par son absence même », écrivait Paul Gayot dans sa pertinente critique du roman<sup>2</sup>. Mais si Holmes était tout à fait absent de l'ouvrage, sinon en mince filigrane, et le Dr Watson itou, Arthur Conan Doyle, leur créateur, y figurait ainsi que ceux qui lui avaient servi de modèles pour la composition de ses deux personnages : le Dr Joseph Bell, son maître à la faculté de médecine, qui inspira Holmes, et Alfred Wood, son secrétaire, qui inspira le bon docteur.

À cette inversion spectaculaire — ce sont les modèles historiques qui deviennent ici héros de roman en lieu et place de leurs « illustres hypostases » — *Élémentaire, mon cher Holmes* ajoutait une construction très inhabituelle : il était en effet constitué par trois récits reliés en kyrielle par la circulation d'un livre maudit dont les propriétés s'apparentaient à celles du fameux *Nécronomicon* de l'Arabe dément Abdul al-Hazred... Chacun de ses récits s'orchestre autour de la personnalité d'un criminel célèbre. Le premier est le Dr

1. Il convient de noter qu'existait en France une certaine tradition du pastiche holmesien qui avait tenté quelques plumes de qualité : Paul Reboux, Jean Giraudoux, Thomas Narcejac...

2. *La troisième tache*, n° 1, janvier 1984.

Cream dont le *Dictionnaire des assassins* nous apprend qu'il fréquenta assidûment les prostituées londoniennes et les soigna à l'aide de pilules empoisonnées qui firent quelques victimes. Le second est Monk Eastman, ce gangster juif new-yorkais que Jorge Luis Borges fit figurer dans son *Histoire de l'infamie*. Le troisième est Georges Chapman, alias Séverin Klosowski, empoisonneur, qui fut soupçonné un temps d'avoir été le trop fameux Jack the Ripper, ce tueur en série qui assassina dans des conditions atroces plusieurs prostituées de Whitechapel. L'identité de ce dernier n'a jamais été percée et a fait, au fil des années, l'objet de nombreuses hypothèses. *Élémentaire, mon cher Holmes* en avance une nouvelle, qui a, de surcroît, le mérite de donner une réponse satisfaisante et bien étayée à l'une des grandes énigmes de l'holmesologie ; pourquoi Sherlock Holmes n'a-t-il pas enquêté sur la plus étonnante affaire criminelle de son temps ?

Pour expliquer le silence du détective, certains holmesiens, arguant du fait que Jack l'Éventreur possédait incontestablement des notions de chirurgie, avaient avancé l'idée que le Dr Watson n'était peut-être pas étranger à l'hécatombe d'hétaïres... La solution avancée par Albert Davidson était infiniment plus séduisante et vraisemblable.

Le succès critique de cette spéculation littéraire et criminelle fut considérable : *Élémentaire, mon cher Holmes*, distingué pour l'originalité profonde de son intrigue et l'élégance de son style, obtint l'un des prix « Mystère de la critique » les plus mérités.

Restaient deux énigmes.

Celle de son titre d'abord. Elle se dissipe, la lecture du roman achevée. Cet « *Élémentaire, mon cher Holmes* » est une adresse de l'auteur au détective dont il

a utilisé les méthodes pour créer sa propre fiction. Tout comme Holmes trace la biographie de ses visiteurs du 221b Baker Street à partir de quelques détails finement observés et judicieusement interprétés, Albert Davidson a su puiser dans la biographie de deux écrivains (Stevenson, Conan Doyle) et dans celles de quelques assassins les anecdotes qui lui ont permis de fonder l'architecture irrésistible et imparable de son roman. Il a su rassembler un faisceau d'événements aussi disparates et dissemblables que les indices d'une affaire criminelle sous une lumière qui les explique, les connecte et les justifie. Il était donc juste qu'il paraphrase le Maître avec malice...

La seconde était celle de l'identité de l'auteur qui s'avancéait masqué sous le pseudonyme d'Albert Davidson. René Reouven s'en est expliqué dans un entretien.

« Le pseudonyme, c'est une idée de la directrice de la collection Sueurs froides à l'époque, Noëlle Lorient, qui a pensé que le livre se vendrait mieux s'il était signé d'un pseudonyme anglo-saxon. Mon deuxième prénom est Albert qui peut être anglais ; mon père s'appelait David : je me suis donc appelé Albert Davidson. »

La rumeur se répandit bien vite de l'identité de ce Davidson inconnu au bataillon. Mais avant déjà, certains avaient percé le mystère. Je me souviens de Claude Aveline me disant, au cours de l'une de mes visites dans son appartement parisien de la rue Renaudot : « Il y a du Reouven là-dessous », en me désignant la tache rouge d'*Élémentaire, mon cher Holmes* sur sa table de chevet. Et bien sûr, il avait raison...

Je ne sais sur quels indices il appuyait son intime conviction. Mais à la réflexion, un solide faisceau de présomptions désignait René Reouven comme l'auteur le plus susceptible d'avoir signé ce très virtuose exercice de style. Outre la clarté et la qualité de son style, et le fait qu'il était « de la maison », il avait publié en 1974 un *Dictionnaire des assassins* dans lequel il avait consacré des notices circonstanciées à Georges Chapman, Monk Eastman et Jack l'Éventreur (Thomas Neil Cream n'y figure pas, mais comme on le trouve dans la deuxième édition du dictionnaire (1986), il y a gros à parier que René Reouven avait déjà enquêté à son sujet). Il connaissait donc suffisamment bien leurs biographies pour se livrer aux extrapolations *d'Élémentaire, mon cher Holmes*. Mieux encore, il avait déjà commis le même genre de délit dans un ouvrage trop méconnu publié en 1977 : *Les confessions d'un enfant du crime*. S'appuyant d'un côté sur l'étrange personnalité d'un criminel du Second Empire, Charles Jud, qui aurait inspiré le Fantômas de Marcel Allain et Pierre Souvestre<sup>1</sup> et sur l'arrière-plan d'espionnage que dévoile sa fort intrigante biographie, et de l'autre sur l'anecdote controversée du suicide de Gérard de Nerval, René Reouven s'était déjà livré à une très brillante spéculation<sup>2</sup>. « Le génie de Reouven est d'avoir ajouté à la biographie reconstituée de Charles Jud un épisode dont le lecteur finira par douter qu'il ne soit qu'imaginaire et d'avoir trouvé aux

1. Lire à ce sujet « Le premier crime de Fantômas » de René Sussan, *Historia*, n° 367 bis, repris dans *Enigmatika*, n° 40.

2. On retrouve ce goût de la spéculation dans une nouvelle du recueil *L'anneau de fumée*, « Le grand sacrilège », qui aborde magistralement un des faits divers les plus fascinants de l'histoire du peuple de France : la bête du Gévaudan.

agissements de Jud l'insaisissable une explication de nature conjecturale qui mêle habilement détails historiques et inventions littéraires », écrivais-je dans *Enigmatika* à la publication de ce roman dans lequel un manuscrit perdu joue, comme la première mouture détruite du *Dr Jekyll and Mister Hyde* dans *Élémentaire, mon cher Holmes*, un rôle essentiel.

Une histoire — véridique — de vol de manuscrit est, elle aussi, au principe du second roman de la suite holmesienne : *L'assassin du boulevard*. Ce titre a un double sens. Il fait très clairement allusion à l'une des enquêtes effectuées par Holmes et que Watson ne consigna point. Dans la nouvelle « Le pince-nez en or », il indique simplement que Sherlock Holmes mena à bien l'arrestation à Paris d'Huret, l'assassin du boulevard ; ce qui lui valut une lettre autographe du président de la République française et la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

René Reouven n'a pas pris l'expression « l'assassin du boulevard » au pied de la lettre ; il l'a interprétée en accordant au mot « boulevard » le sens qu'on lui donne lorsqu'il est question de théâtre. Et c'est ainsi qu'il a organisé une rencontre assez inattendue entre Sherlock Holmes et Georges Courteline ! S'il n'avait approché le mythe sherlockien que de façon biaisée dans *Élémentaire, mon cher Holmes*, il s'inscrivait avec *L'assassin du boulevard* dans le grand courant des suites et apocryphes holmesiens.

« *L'assassin du boulevard* est une idée que j'avais eue bien avant mais que je n'avais pas pu réaliser avant que Sherlock Holmes ne tombe dans le domaine public. C'était de récrire *Messieurs les ronds-de-cuir* en introduisant dans la peau du conservateur qui mène une véritable enquête au service des cultes

le personnage de Sherlock Holmes », a révélé René Reouven dans un entretien<sup>1</sup>. Mais il ne s'était pas lancé à la légère dans cette aventure. Il ne l'avait pas située n'importe où dans la minutieuse chronologie des enquêtes de Sherlock Holmes. Il avait choisi de donner sa version d'une autre des grandes énigmes de la sherlockologie qui avait fait — et continue de faire — l'objet de débats passionnés dans les principales revues holmesiennes, le *Baker Street Journal* américain ou le *Sherlock Holmes Journal* anglais : l'énigme du Grand Hiatus (mai 1891-avril 1894).

On sait que dans la nouvelle « Le dernier problème », Sherlock Holmes affrontait son ennemi mortel, le Pr Moriarty, disparaissait avec lui dans les chutes de Reichenbach en Suisse et passait pour mort. Trois ans après, il était de retour à Londres pour combattre et défaire le colonel Moran, le sinistre second de Moriarty. Ce que rapporta Watson dans la nouvelle « La maison vide ». Qu'avait donc fait Holmes pendant ces trois années ? Il prétendit avoir voyagé pendant deux ans au Tibet sous l'identité d'un explorateur norvégien nommé Sigerson et y avoir rencontré le Grand Lama avant de traverser la Perse, de visiter La Mecque et de se rendre au Soudan, où il eut un entretien avec le calife de Khartoum. De retour en Europe, il séjourna quelques mois dans le midi de la France, à Montpellier notamment, où il fit des recherches chimiques sur les dérivés du goudron de houille. La lecture dans la presse du compte rendu d'une affaire criminelle à laquelle était mêlé Moran le convainquit finalement de rentrer à Londres et de reprendre son ancienne fonction de détective conseil.

1. Entretien avec René Reouven, *Enigmatika*, n° 40, juin 1992.

Si ces explications convinquirent Watson, elles partagèrent les holmesiens en deux camps : d'un côté, ceux qui acceptèrent cette version des événements et tentèrent de minimiser les invraisemblances et les erreurs qui la ponctuent ; de l'autre, ceux qui, intrigués par ces dernières, en déduisirent qu'elle n'était qu'un paravent conçu de manière assez désinvolte et destiné à occulter les véritables agissements de Sherlock Holmes durant cette période. René Reouven se situe résolument dans cette seconde catégorie.

Sa version a le mérite de montrer Sherlock Holmes conduisant bataille contre la bande de Moriarty et ses menées sur le continent. Comment peut-on imaginer qu'il ait pu abandonner la lutte contre le gang du Napoléon du crime alors qu'il venait de remporter une victoire décisive ? Elle a le mérite également de rappeler avec vigueur les origines françaises de Sherlock Holmes — « Ma grand-mère était la sœur de Vernet, le peintre français », déclare-t-il dans « L'interprète grec ». Elle a le mérite, enfin, de nous faire faire la connaissance d'Oscar Meunier, ce sculpteur grenoblois dont l'œuvre — un buste en cire représentant Sherlock — servira à piéger le colonel Moran dans « La maison vide ».

Avec *L'assassin du boulevard*, René Reouven faisait preuve d'une connaissance érudite du Canon et d'une solide vertu d'holmesologue : cette connaissance profonde des Textes sacrés<sup>1</sup> ne paralyse pas son imagination, elle la stimule bien plutôt ! Et son approche n'est ni exagérément dévote, ni imprudemment iconoclaste : judicieusement audacieuse.

1. Cette expression est synonyme du mot Canon.



L'étape suivante de sa quête holmesienne devait le conduire à la forme de prédilection des aventures de Sherlock Holmes, celle qui lui a permis de connaître la gloire : la nouvelle. Elle devait l'amener aussi à passer la Manche et à se confronter au terrain de chasse habituel du détective : l'Angleterre de l'époque victorienne ; donc à franchir un nouveau degré dans l'art du pastiche, armé, il est vrai, d'une maxime de Pierre Mac Orlan dont il démontre le bien-fondé : « On ne décrit bien que ce qu'on n'a jamais vu. »

Enfin et surtout, il abordait un territoire qui n'a jamais cessé de fasciner les holmesologues de tout poil : celui des *untold stories*. On désigne sous ce vocable toutes les affaires auxquelles Sherlock Holmes a été mêlé et que Watson a mentionnées au passage mais sans avoir cru bon de les relater en détail. Il s'est contenté en général de les citer brièvement à l'aide d'une formule ramassée qui possède souvent la vertu d'exciter les imaginations... Qui n'a rêvé de lire un jour l'affaire du rat géant de Sumatra — cette histoire pour laquelle le monde n'est pas encore préparé — ou le récit de la disparition de M. James Phillimore qui, rentré chez lui pour prendre un parapluie, n'a plus jamais reparu ?

Adrian Conan Doyle, le propre fils d'Arthur, et John Dickson Carr avaient donné l'exemple en puisant dans le répertoire ouvert des *untold stories* de quoi générer les douze nouvelles des *Exploits de Sherlock Holmes*. René Reouven a fait de même pour *Le bestiaire de Sherlock Holmes*. « J'ai écrit ces textes en référence à des allusions de Watson parce que j'avais toujours été frustré par le fait que Watson ne faisait que citer ces affaires dont le simple énoncé me parais-

sait riche de promesses. C'est la raison pour laquelle j'ai entrepris d'en écrire quelques-unes à sa place. »

Pour donner une unité à ce premier recueil de nouvelles, René Reouven a choisi de poursuivre la voie déjà tracée par Conan Doyle avec un roman comme *Le chien des Baskerville* ou des nouvelles comme « Flamme d'argent » ou « La crinière du lion ». Il a composé un bestiaire, mais un bestiaire en grande partie fantastique comme l'y invitait Watson avec ses allusions au ver inconnu de la science ou à la répugnante sangsue rouge. Seule la première histoire ne relève pas d'un bestiaire tératologique puisque ce récit d'espionnage met en scène un cormoran tout ce qu'il y a de normal... Il met également en scène Mycroft, le frère de Sherlock Holmes dont Reouven, à l'instar de nombreux autres holmesiens, fait un responsable des services secrets britanniques. Pour les trois autres, il s'est laissé aller à son goût pour la science-fiction. Mais composer des *untold stories* en suivant au plus près les indications du Dr Watson ne lui suffisait point. Il lui fallait aller encore plus loin dans le jeu de la fiction en jonglant avec dextérité entre Canon, réalité historique et spéculations. C'est pourquoi ces nouvelles ont des « guest-stars » prestigieuses : un officier de marine d'origine polonaise qui se fera connaître sous le nom de Joseph Conrad ; le Pr Challenger, cet autre héros conan-doylien qui ramena un ptérodactyle de son expédition vers *Le monde perdu*, et le Dr Herman Holmes que Robert Bloch a surnommé pertinemment « Le boucher de Chicago ». Cela non plus n'était pas suffisant, il lui fallait mettre la barre encore plus haut, accroître le caractère synchrétique du mythe holmesien. Ce fut chose faite grâce

à un court mais époustouflant épilogue où se télescopent Fiction et Histoire...

Dans cet épilogue, Sherlock Holmes fait allusion à un ouvrage paru en 1896 dans lequel il est aisé de reconnaître *L'île du docteur Moreau* d'Herbert George Wells, autre insolite et cauchemardesque bestiaire...

C'est à Wells aussi que René Reouven emprunta la machine à explorer le temps qui lui a permis d'imaginer la double confrontation sur laquelle repose son ouvrage suivant : *Le détective volé*. Sherlock Holmes y enquête à Paris d'abord sur l'identité du chevalier Dupin qui fut, selon Conan Doyle lui-même, l'une des sources d'inspiration de son personnage ; à Philadelphie ensuite, sur la mort curieuse d'Edgar Allan Poe, le père du conte policier.

Dans ce pèlerinage aux sources du genre, René Reouven s'est appuyé sur deux des textes fondateurs, « La lettre volée » et « Le mystère de Marie Roget », pour bâtir d'audacieuses conjectures qui puisent leurs états dans l'histoire criminelle, l'histoire littéraire et l'histoire tout court, selon un système déjà bien rodé précédemment. Mais il obtient dans la seconde partie du *Détective volé* un vertigineux effet de mise en abîme, en utilisant le vrai mystère de Mary Rogers — l'affaire criminelle véridique dont Edgar Allan Poe s'était emparé pour en donner sa version fictivement transplantée dans le Paris de Dupin — afin d'éclairer et d'expliquer la fin tragique du poète de *The Raven*. Et René Reouven conclut malicieusement son roman par un paradoxe temporel qui le rend cyclique...

De temps, il est aussi question dans le dernier recueil de l'opus holmesien qui s'intitule justement *Les passe-temps de Sherlock Holmes*. Mais point n'est besoin pour Holmes d'emprunter ici la machine de

Wells pour remonter le cours de l'histoire. Dans cette seconde volée d'« untold stories » enfin révélées au monde (la tragédie des Addleton qui inspira à Poul Anderson une nouvelle de *La patrouille du temps*, la mort subite du cardinal Tosca, la persécution spéciale dont était victime John Vincent Harden, le millionnaire du tabac), René Reouven n'a pas non plus limité son ambition au seul challenge holmesien de dire ces histoires. Chacun des trois récits traite d'une énigme historique à forte connotation littéraire que l'auteur a placée sous le patronage tutélaire de trois écrivains : Joséphine Tey, le remarquable auteur de « La fille du temps » — et cette dédicace, comme les deux autres, est loin d'être innocente —, John Dickson Carr, le spécialiste funambulesque de la chambre close, et Thomas de Quincey, l'aimable essayiste de *L'assassinat considéré comme un des beaux-arts*. Autant d'indices laissés par l'auteur pour aiguillonner le lecteur dans le savant dédale de ses fictions où il croisera de forts pittoresques personnages comme Thomas Watson, poète et agent secret, l'énigmatique pape Gerbert ou Karl Wilhelm Jerusalem, le vrai Werther... À lire ces trois nouvelles qui constituent certainement le chef-d'œuvre holmesien de René Reouven, on ne sait qu'admirer le plus : la verve et la conformité du pastiche, l'ingéniosité des intrigues policières, l'érudition vertigineuse au service de spéculations si fermement étayées qu'on ne sait plus où commence la fiction, l'alacrité du style...

La conjonction de ces vertus rend en tout cas leur lecture intensément jubilatoire.

En revenant dans « La persécution spéciale » sur la mort de Gérard de Nerval, René Reouven bouclait son grand voyage au pays des mythologies littéraires

GRAND-PÈRE EST MORT, 1983.

LES CONFESSIONS D'UN ENFANT DU CRIME, 1977.

LE QUIDAM ET LA MORT, 1976.

LE BOUTON DU MANDARIN, 1976.

*Dans la collection Présences*

LES SURVENANTS, 1996.

LES GRANDES PROFONDEURS, 1991, Présence du fantastique, n° 38.

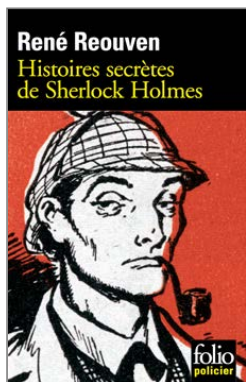
*Dans la collection Roman français*

RÉCITS DE LA TROISIÈME BRIGADE, 1990.

*Chez d'autres éditeurs*

LA VÉRITÉ SUR LA RUE MORGUE, Flammarion, 2002.

BOUVARD, PÉCUCHET ET LES SAVANTS FOUS,  
Flammarion, 2000.



# Histoires secrètes de Sherlock Holmes René Reouven

Cette édition électronique du livre  
*Histoires secrètes de Sherlock Holmes* de René Reouven  
a été réalisée le 26 novembre 2013  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070428922 - Numéro d'édition : 241670).  
Code Sodis : N56122 - ISBN : 9782072493928  
Numéro d'édition : 254330.